

# Les Petites Histoires de Brice Ducruix

## Y'a-t-il quelqu'un ?

*New-York, USA, le 12 avril 89*

Nicolas, un jeune garçon, par malheur, avait perdu sa mère et toute sa famille dans un gros accident de voiture sauf sa grand-mère paternelle qui l'élevait maintenant. Au début, il se sentait bien chez elle mais au bout des années passantes, il en avait assez de tout le temps jouer à la pétanque ou aux cartes avec des amis de sa grand-mère. Une fois, bizarrement, la porte de sa chambre s'ouvrit mais personne n'entra. Il se demandait en s'angoissant, en ayant peur, horriblement peur qui avait pu ouvrir la porte sans rentrer. Le lendemain matin, il demanda à sa grand-mère si c'était elle qui avait ouvert la porte hier soir mais malheureusement ce n'était pas elle. Son cœur battait aussi fort qu'on bat le blé. Et si c'était un fantôme qui l'avait ouverte pour le rencontrer ou lui faire du mal. L'angoisse et la peur se fit sentir, il n'osait plus dormir la nuit.

*Le 19 avril*

La porte avait cessé de s'ouvrir pendant une semaine. La nuit, il pouvait enfin dormir sauf ce soir là où il avait veillé un peu trop tard, la porte s'ouvrit à nouveau mais personne n'entra, alors il se cacha sous la couette puis sous le lit. Le lendemain, il redemanda à sa grand-mère mais rien à faire, sa grand-mère lui disait encore une fois que ce n'était pas elle et donc la peur et l'angoisse revinrent. Le soir, la même chose se fit mais cette fois, sa grand-mère entra et il vu alors que c'était elle qui lui faisait peur depuis si longtemps. En fait, sa grand-mère était somnambule. Dès lors, l'angoisse et la peur disparurent.

© Brice Ducruix, Belleville, le 31 janvier 2004  
Tous droits réservés

## Victor et Hugo

La scène se passe en Auvergne. Victor, un homme d'affaire, cherche son fils pour lui dire qu'il va partir pendant quelques temps pour son travail.

**Victor.** *Cherchant son fils* : Où est encore ce vilain garnement !

**Hugo.** *Regardant son père* : Je suis là papa, tu voulais me parler.

**Victor.** : Oui, je voulais te voir.

**Hugo.** : Pourquoi ?

**Victor.** *Regardant son fils* : Pour te dire que je vais en Asie dès ce soir.

**Hugo.** : Quoi ? Tu seras assis ce soir mais tu l'ais déjà.

**Victor.** : Non, j'irais en Asie, peut-être en Russie.

**Hugo.** : Alors, ton voyage en Asie sera réussi dès demain.

**Victor.** : Enfin en Russie et ensuite en Océanie.

**Hugo.** : C'est qui Mlle Océanie ?

**Victor.** : Personne c'est juste un continent.

**Hugo.** : Et c'est tout ?

**Victor.** : Non, avant de rentrer ici en Auvergne, je vais aller dans les bouches du Rhône.

**Hugo.** : Tu iras dans la bouche de qui ?

**Victor.** : Mais non, à Marseille dans les bouches du Rhône.

**Hugo.** : J'ai tout compris, donc tu seras assis pendant que ton voyage sera réussi et tu vas aller chez Mlle Océanie pour voir la bouche de John.

**Victor.** *En aparté* : Il n'a rien compris.

© Brice Ducruix, Belleville, le 7 mai 2001  
Tous droits réservés

## **Couturier contre Mercier**

Un jour en Espagne, un grand et talentueux couturier espagnol du nom d'Alvérado de Contchés acheta du fil à coudre, du tissu et des aiguilles à un mercier nommé Harrold Jyventou, pour pouvoir créer ses nouveaux costumes pour le prochain défilé de mode de Madrid. Le couturier n'était pas content de ce que le mercier lui avait vendu car lors des essayages, tous ses costumes se décousurent à cause du fil qui était complètement usé et du tissu qui n'était pas de la soie de bonne qualité. Le lendemain, le couturier se précipita chez le mercier avec sa paire de ciseaux à la main et quand celui-ci sortit, il eut le malheur de se prendre un coup de ciseaux, il mourut sur le coup. La police enquêta et fit rassembler toutes les personnes qui avaient été clients du mercier et elle prit leurs empreintes au cas où elle en retrouverait sur l'arme du crime qui gisait à côté du mort. Au début, les policiers avaient comme principal suspect le couturier car il n'avait pas pu défiler puis finalement, ils mirent en garde à vue Julio Igleto car il avait dit qu'il vengerait le malheur de son patron Alvérado. Une semaine plus tard, l'Espagne fut emprise d'un scandale car il s'avéra que c'était bien Alvérado qui avait tué le mercier. Il fut arrêté et condamné à la prison à perpétuité grâce à un témoin : les empreintes sur sa paire de ciseaux.

© Brice Ducruix, Belleville, le 31 janvier 2004  
Tous droits réservés

## **La grande dispute**

*Los Angeles, USA, le 12 janvier 70*

A Los Angeles, la dispute était reine, une fois le boulanger se disputa avec le pâtissier car un des deux aurait emprunté de l'argent à l'autre sans lui demander. Ici, c'était tout le temps comme ça. Le pasteur avait dit que ces malheurs étaient causés par le démon mais personne ne crut sauf moi, Nicolas Edmond. Il m'arrivait, depuis très longtemps, de tomber très souvent par terre et de me faire mal c'est pour cela que ma conclusion fut la même que celle du pasteur. Tous les jours, j'étais réveillé à sept heures même quand il n'y avait pas d'école car les gens se criaient toujours dessus.

*Chicago, USA, le 14 mars*

Mes parents avaient décidé de partir chez ma tante à Chicago. Dès que nous fûmes arrivés là-bas, je commençai directement à jouer avec mes cousins et leurs animaux. Ici, je m'amusais alors qu'à Los Angeles, je m'ennuyais. Je ne tombais plus depuis que j'étais ici, c'était peut-être normal, le hasard ou même le démon n'était pas à Chicago. Les vacances étaient pratiquement finies. Mes parents et moi dûmes donc repartir pour Los Angeles. En arrivant, mon père fut disputé car il s'était, soit-disant, mal garé. La police et les pompiers se disputèrent. Elle fit une enquête sur cette dispute mais cela ne donna rien. Plus tard, les gens se demandèrent si ce n'était pas le démon comme l'avait dit le pasteur. Le maire fit une réunion pour essayer d'arrêter les disputes mais rien à faire, la catastrophe était toujours en marche, les gens se mirent à se disputer de plus en plus mais au milieu de tout cela, un gamin rigolait. L'enfant fut arrêté, le motif n'était autre qu'il riait pendant que les autres se disputaient. Il fut mis en garde à vue mais quand l'inspecteur vint dans la salle d'interrogatoire pour l'interroger, il avait disparu. Depuis, ce jour-là, tous les gens se demandèrent si ce n'était pas le

démon ou un hasard.

© Brice Ducruix, Belleville, le 31 janvier 2004  
Tous droits réservés

## **Benza, la jeune fille mystérieuse**

Cette fille aux cheveux blonds, longs et fins comme du fil doré avait des yeux vert comme une émeraude et rond comme un cercle. Son visage paraissait mât avec des traits fins comme en Mathématiques, un nez droit et fin comme une droite, une bouche mince comme de la ficelle et colorée comme de l'aquarelle, un menton rond était si mignon et des sourcils bien tirés la rendait méchante alors qu'elle avait un sourire magnifique qui faisait d'elle une personne gentille et agréable.

Son corps svelte rendait Benza très belle et ses jambes minces était attirantes. Elle était assise sur une pierre, habillée de couleurs vives ce qui faisait ressortir sa beauté, elle était si gentille, si douce et si mignonne avec ce regard toujours aussi mystérieux de jour en jour ce qui la rendait parfois méchante, cruelle et sadique. Au fond de moi, elle semblait très gentille avec toujours cet air méchant.

© Brice Ducruix, Belleville, le 31 janvier 2004  
Tous droits réservés

## **Accident devant la Croisée**

Une moto roulant à vive allure devant la Croisée lorsque le feu passa au rouge mais elle ne pu s'arrêter. Une voiture qui venait de l'autre côté n'arriva pas à freiner et rentra dans la moto qui s'enflamma et explosa ce qui provoqua les graves brûlures du motard. La voiture brûlait aussi sauf qu'il n'y avait que le moteur de touché. Le motard était le seul blessé de ce terrible accident. Les pompiers intervinrent rapidement et sortirent de la voiture l'automobiliste et le motard de sa moto. L'automobiliste et le motard furent installés sur des brancards mais comme le motard était brûlé au troisième degrés, les pompiers durent appeler un hélicoptère de leur radio. Quelques minutes après, l'hélicoptère se posa et prit le motard. Normalement, il devait être transporté à l'hôpital de Villefranche mais il n'y avait pas de chambre stérile pour les grands brûlés alors il fut transporté à l'hôpital de Lyon où il y avait des chambres spéciales. Quelques heures après, le motard décéda.

*Ceci est une vraie histoire*

© Brice Ducruix, Belleville, le 31 janvier 2004  
Tous droits réservés

## **A ma mère**

Ma mère est belle, intelligente, gentille, assez grande, blonde aux yeux marron et jeune, elle se met parfois en colère. Elle aime beaucoup son travail, le parfum, les produits de beauté, coudre, lire et faire du karaté. Elle adore se promener, les magasins de vêtements comme Jennifer, faire la cuisine, se promener et aller dans les soirées où il y a un bal et où elle s'amuse bien. Ses couleurs préférées sont rose, gris, violet, blanc et bleu. Elle va de temps en temps chez mes grands-parents et fréquemment chez ma tante. Elle est forte dans toutes les matières. Elle a beaucoup d'amis qu'elle rencontrent souvent quand elle se promène. Et elle s'achète souvent des bijoux.

© Brice Ducruix, Belleville, le 4 janvier 1999  
Tous droits réservés

## Incident au musée

J'eus un goût de révolte lorsque j'ai vu les perturbateurs du musée, ils s'amusaient et faisaient du bruit alors qu'on était dans un lieu dit de recueillement où des personnes très bien ont données leur vie pour la liberté. C'était une véritable révolte qui surgit au plus profond de moi-même, de mes entrailles, comme-ci le monde devait s'écrouler.

Après l'entrée dans le musée, quelques-uns se firent remarquer mais ils ne faisaient rien de mal au début. Je me dis au plus profond de mon âme que ces élèves allaient passer un mauvais quart d'heure, que ce soit par moi, le révolté de service, ou la sécurité. En les voyant faire un tel tapage, je pris ma force à deux mains avec un goût d'amertume, je leur dis :

- « Taisez-vous, vous ne voyez pas que vous faites du bruit dans un endroit représentant la guerre, les morts ».

Et ils me dirent tous ensemble :

- « Va te faire voir ! »

Ma colère fut augmentée, intensifiée par une réponse aussi désagréable que possible et me voilà reparti :

- « Oh, nous ne sommes pas tout seul ! »
- « Te revoilà toi », me dirent-ils
- « Oui, je suis là, alors vous allez vous arrêter tout de suite car si ce n'est pas moi qui vous arrête c'est la sécurité qui s'en chargera, bande de nul », leur dis-je.
- « Ouais, c'est bon », s'exclamèrent-ils
- « J'espère que c'est vrai », rétorquai-je

Tout était calme à présent, mais aussitôt le dos tourné, le bruit à nouveau me percutai la tête, c'était l'horreur d'entendre à nouveau mes assaillants. C'était horrible, une véritable horreur, en espérant que la sécurité vienne mais ce ne fut pas le cas.

- « Héééé !!!! », leur criai-je

Il ne me répondit pas mais je savais qu'ils m'avaient très bien entendu. Il s'en fichait de ce que je leur disais, il s'en fichait complètement.

Après cette épreuve, j'appris de moi-même que je pouvais m'énerver, ce fut une terrible et douloureuse épreuve mais la sécurité était intervenue comme je l'avais prévu.

© Brice Ducruix, Belleville, le 28 février 2002  
Tous droits réservés

## La grande peur

La nuit du 14 juillet 1990, mes parents sortirent pour aller chez des amis. Moi, qui étais donc tout seul à la maison, je décidais de me promener dans la ville. Plus je m'éloignais et plus j'avais l'impression qu'on m'observait. Comme par hasard, un orage se déclencha dans cette ville devenue sombre et obscur, peu après le tonnerre et ensuite la pluie s'abattirent sur cette ville. Je commençai à avoir peur et à imaginer qu'il y avait un bandit à côté de moi mais il n'y avait heureusement personne. Je continuai à marcher et soudain j'entendis un ricanement, un miaulement et quelqu'un qui parlait. Je pensais que quelqu'un me voulait du mal et je glissai en me retrouvant par terre, tout mouillé avec une plaie à la jambe causée par le goudron. A mon avis, j'avais dû imaginer le ricanement et tout se qui s'en suivit. Comme par hasard, je me perdis dans ces rues, dans les rues que je connaissais bien mais il faisait tellement sombre que même un chat n'y verrait rien. L'orage continua à gronder et je commençai à avoir peur. A ce moment là, je vis de loin les phares allumés d'une voiture, ce qui n'arrangeait pas les choses, ce qui paraissait bizarre. La voiture s'approcha de plus en plus jusqu'à me devancer et alors je compris qu'il ne fallait pas avoir peur mais j'avais

quand même un peu peur. Des gens passèrent à côté de moi sans faire attention à moi. Je commençai à essayer de retrouver mon chemin et soudain une voiture passa devant moi et s'arrêta, un homme que je connaissais descendit et je lui expliquais toute l'histoire et il me reconduisit chez moi. Cette mésaventure m'avait fait comprendre qu'il ne fallait pas se promener la nuit.

© Brice Ducruix, Belleville, le 22 mars 1999  
Tous droits réservés

## L'ami imaginaire ou presque

Mélanie : (s'adressant à son chat) – Si tu savais comme c'est dur d'avoir des parents comme les miens. Toi, au moins, tu n'as pas de soucis (elle prend une autre voix) « Si tu me racontais tes problèmes » (avec sa voix normale) Est-ce que ce n'est pas scandaleux d'être obligé de rester toute seul à la maison dès que je rentre de l'école alors que ma sœur, elle peut sortir après l'école, c'est vraiment scandaleux ! (elle prend une autre voix) « Tu as raison, tes parents la laisse sortir après l'école mais pas toi, y a-t-il une raison ? » (elle reprend sa voix) Oui, il y a une raison, mes parents disent que si je sortais, il pourra m'arriver quelque chose (prenant une autre voix) « Oui, mais je ne vois pas ce qui pourra t'arriver, si tu sortais » (en reprenant sa voix normale) Déjà, ils me disputeront et je pourrai me blesser en allant dans des endroits à risques, voilà tout (en changeant sa voix) « C'est tout, je comprends ce que tes parents veulent dire, ils veulent que tu ne te fasses pas mal car ils t'aiment » (en reprenant sa voix) Maintenant, j'ai tout compris, tiens ma sœur rentre (elle câline son chat).

© Brice Ducruix, Belleville, le 10 novembre 1999  
Tous droits réservés

## Gino et Loana

Gino est un pauvre ostréiculteur qui vient de trouver une énorme perle. Il rêve aux cadeaux qu'il pourra offrir à sa femme Loana et à leur bébé Albertino.

Gino : « Cette perle est belle, je me demande ce que je pourrai acheter, peut-être des vêtements, un bateau, de la nourriture, des jouets pour mon enfant, des bijoux pour ma femme, si seulement je savais quoi acheter ! Oh, j'ai une idée, je pourrai faire du commerce comme vendre des fruits, du poisson et plein d'autres choses ! Et je gagnerai beaucoup d'argent, j'offrirai des cadeaux à ma famille, on s'achètera une maison, des vêtements et beaucoup d'autres trucs. Mais ce n'est qu'un rêve, il faut déjà avoir le magasin et après je réaliserai peut-être mes rêves. J'ai une autre idée si je demandai conseil à ma femme ».

Loana : « Salut chéri, j'espère que la culture a été bonne ».

Gino : « Oui, très bonne ».

Loana : « Mais où sont les huîtres ? ».

Gino : « Tiens, elles sont là ».

Loana : « C'est quoi qui brille là-bas ? ».

Gino : « C'est une énorme perle que j'ai trouvé dans une huître ».

Loana : « C'est super, nous étions pauvres mais maintenant nous serons peut-être riches ».

Gino : « J'ai pensé qu'on pourrai s'acheter plein de choses mais finalement, j'ai pensé qu'on pourrai tenir un petit magasin ».

Loana : « Tu as raison, c'est une bonne idée ».

Gino : « Si tu es d'accord alors je le suis ».

Loana : « Je suis d'accord ».

Gino vendit la perle pour un million de francs et il pu tenir un petit magasin, qui au fil des années, devint de plus en plus grand, il vendit de tout et fut l'un des plus riche et célèbre commerçant du

monde entier.

© Brice Ducruix, Belleville, le 9 février 2004  
Tous droits réservés

## La renaissance du hameau

L'histoire se passe en Ardèche, des hommes et des femmes viennent s'installer et ressusciter une maison en ruine. Après plusieurs jours, ils se mirent au travail en rénovant le hameau dans lequel ils s'étaient installés, les toits récupéraient leurs tuiles manquantes, les murs étaient cimentés et repeint, les cheminés étaient aussi cimentés et remise à neuf grâce aux briques rajoutées. Ils replantaient des arbres et des plantes dans le bois des alentours, coupaient les ronces, les épines noires et l'herbe plate qui poussaient dans le verger. Ils reconstruisirent les bancs et les tables du jardin, le travail était dur mais ils continuèrent jusqu'au jour où tout avait changé, la maison n'était plus la même, le jardin était beau et remplis de fleurs, le bois reprenait vie, les barrières étaient à nouveau là et les animaux vinrent petit à petit repeupler ce nouvel espace de vie comme les autres habitants d'Ardèche. Le hameau se réveillait enfin après de longues années de cauchemars et de coma.

© Brice Ducruix, Belleville, le 25 novembre 1999  
Tous droits réservés

## Enquête aux collègues

Julie, une élève de cinquième va voir le CPE, M. Marbre, en lui disant qu'elle a vu du sang dans le couloir. Au début, M. Marbre pense que c'est un élève qui a saigné mais il va quand même voir les traces. En effet, il se rend-compte qu'il y a bien du sang dans le couloir qui part de la salle Jean Lebrun, la salle audiovisuelle, jusqu'au placard où sont rangés les ustensiles des dames de services. En ouvrant le placard, il voit que les affaires de Julienne, une dame de service très gentille, sont pleines de sang et il décide d'appeler la police. Julienne est questionner par la police mais elle leur dit que la principale, Mme Died, l'a envoyé nettoyer le gens qui était dans la salle. La pauvre Julienne reste quand même en garde à vue car la principale a nié les faits. Ensuite, la police inspecte la salle Jean Lebrun et découvre le corps du principal adjoint, M. Mécholet, dans un placard. Le professeur d'audio, M. Pochinot est questionné mais il était en stage depuis une semaine et n'a donc rien pu voir. Dans la salle des professeurs, ils se demandent qui est le coupable, Mme Daudu, professeur de français, pense que c'est Julienne ; Mme Lubost, professeur d'Art plastique dit que c'est la principale ; Mme Liabuffle, professeur d'histoire-géographie, se demande si ce n'est pas M. Pochinot le coupable. Chacun donne son avis mais reste perplexe. La police trouve, heureusement, des empruntes bien cachées sur le corps de la victime et procède à la prise des empruntes de tout le personnel pour pouvoir connaître le coupable. Dans vingt quatre heures, le coupable devrait être démasqué. Pendant ce temps, deux élèves qui sort du cours d'anglais voient M. Canart donner de l'argent et un pistolet à Mme Died en lui disant : « M. Pochinot » et quelques minutes après, on découvre le cadavre de M. Pochinot dans les vestiaires des dames de service. Les deux élèves viennent voir la police et font une déposition de ce qu'ils ont vus et entendus. Le lendemain, Julienne est relâchée tandis que M. Canart et la principale sont arrêtés. La principale a été confondue grâce à ses empreintes alors que M. Canart l'a été grâce aux témoignages des deux jeunes garçons. Plus tard, on apprendra que M. Mécholet était le mari de Mme Died et que M. Canart était son amant, ils voulaient tous les deux vivre heureux sans M. Mécholet mais M. Pochinot a été tué car il savait tout de cette affaire c'est pourquoi il avait dit qu'il était en stage. La prison sera dur pour ces meurtriers...

© Brice Ducruix, Belleville, le 25 janvier 2001  
Tous droits réservés

## Au secours des bêtes

Il y a cinq mois, en regardant dans mon magazine 30 Millions d'Amis, j'ai vu une campagne de la PMAF (Protection Mondiale des Animaux de Ferme), sur les conditions de transports des animaux pour l'abattage, la façon dont ils sont placés dans les camions...

Avant, j'étais déjà très sensible à la cause animale mais maintenant je le suis encore plus. Je m'étais mis à demander des pétitions, des affiches... à la PMAF, CNSPA (Confédération Nationale des SPA de France), SPA, LPO (Ligue pour la Protection des Oiseaux), Fondation 30 Millions d'Amis, ... Ils m'en ont beaucoup envoyés quelques semaines après. Je me suis mis à les faire signer d'abord à ma famille en leur disant :

- Vous pouvez me signer mes pétitions

Et ils me répondaient :

- Oui, Brice

Et ils signaient. Je fus très content et même encore maintenant qu'on signe mes pétitions. Comme les signatures de ma famille ne suffisaient pas, je suis allé dans les magasins, leur demandant à chaque fois jusqu'à ce qu'il n'y eu plus de place sur les pétitions :

- Bonjour, est-ce que vous voulez bien signer ma pétition pour les animaux, s'il vous plaît ? »

Et ils me rétorquèrent à chaque fois :

- Oui, faites voir ce que vous avez

Ou

- Montrez moi ça

Et ils signèrent, je leur avais même répondu :

- Merci. Est-ce que ça vous intéresserait de mettre une affiche, s'il vous plaît ?

Et comme souvent ils étaient terriblement gentils, ils s'exclamèrent :

- Oui

Ou

- Va la mettre là-bas

Les affiches sont encore dans les vitrines. Heureusement, qu'il eu qu'une personne qui n'ait pas voulu signer et une autre qui ne connaissais pas la PMAF. Je suis encore plus écologiste qu'avant et j'espère que je le resterai encore très longtemps pendant de nombreuses années. Je suis extrêmement content de savoir que Dominique Voynet, Noël Mamère, Yves Cochet, Alain Lipietz, Daniel Cohn-Bendit soient écologistes car ils feront sûrement voter une loi pour la nature et les animaux comme la loi Grammont pour les animaux. Dès qu'une association de protection des animaux et de la nature ont besoin de moi, elles savent qu'elles peuvent compter sur moi pour des pétitions, des affiches et de l'aide de toute nature. C'est pour ça que je compte plus tard avoir mon association et devenir ASV (Auxiliaire Spécialisé Vétérinaire).

Depuis la lecture de la campagne, je me sens encore plus sensible à la cause animale et à la nature, c'est de cette façon que je les protégerais, protège et protégerai, comme de la façon suivante celle de donner toutes l'automne et l'hiver de la nourriture aux oiseaux.

© Brice Ducruix, Belleville, le 29 novembre 2001  
Tous droits réservés

## Le rien

*Chicago, 12 Octobre 96*

Un jeune garçon, Nicolas Nothing était appelé « un rien » car il avait perdu sa mère qui est morte quand il avait deux ans et personne ne savait qui était père même sa tante qui l'élevait depuis huit ans. Il n'avait pas et n'avait jamais eu d'amis depuis la maternelle. Nicolas semblait seul et triste au contraire des autres qui était joyeux. Le garçon se sentait seul, en effet, il était si seul qu'il devenait

parfois agressif et n'écoutait pas en cours, les mauvaises et pitoyables notes qu'il avait faisaient bien sentir qu'il était mal dans sa peau.

Quatre jours plus tard, Joël Mad vint traiter Nicolas de bâtard ce qui l'énerva, Nicolas répondit à Joël qu'il allait lui faire regretter et là, comme par hasard et par enchantement, Joël saigna du nez. Un professeur intervint vite et punit Nicolas pour avoir donné un coup de poing à son camarade ce qu'il n'avait malheureusement pas fait. Il protesta mais le professeur, hélas, lui dit qu'il n'y avait pas de quoi protester et qu'il était coupable.

Le lendemain, il s'excusa auprès de Joël qui lui fit la remarque que les bâtards n'étaient pas pardonnés car ils étaient différents, ensuite, il se mit à rigoler alors que Nicolas pleura.

Une semaine plus tard, le professeur mourut d'un accident de voiture et les élèves moururent eux aussi (asphyxie, allergie et étouffement).

La police trouva cette affaire bizarre tout comme Nicolas. Le FBI, les polices de Chicago et Interpol furent tous mis sur l'affaire qui paraissait pas claire du tout. Le FBI et les polices de Chicago n'avaient ni piste et ni suspect mais Interpol, par contre, avait une piste. D'après quelques témoins, les victimes n'aimaient pas quelqu'un qui se nommait Nicolas. Un inspecteur avait pris connaissance d'un fait, Nicolas aurait voulu qu'ils meurent tous et cela c'était réalisé. L'inspecteur voulu interroger le garçon mais il était parti de l'autre côté car il avait grimpé sur un arbre, il avait glissé et était tombé. Il était mort. L'affaire ne fut jamais classé et resta toujours un mystère.

© Brice Ducruix, Belleville, le 11 février 2004  
Tous droits réservés

## Le jardin de mon grand-père

En repassant devant le terrain qui fut le jardin de mon grand-père, qui maintenant n'est plus que du béton, je me revis petit à l'âge d'à peu près six ou sept ans.

Cette expérience m'a fait revivre l'époque où mon grand-père venait me chercher tous les mercredis et samedis pour manger chez mes grands-parents. Quand j'avais fini de manger, j'allais regarder la télévision. A partir d'une heure de l'après midi, mon grand-père et moi allions faire mes devoirs et ensuite nous pouvions partir pour le jardin.

C'était un lieu divin pour moi avec les légumes : carottes, tomates, aubergines, pommes de terre, choux, salades ; les fruits : fraises, framboises, pommes, noix, poires, abricots, pêches... et une grande cabane au fond du jardin où il y avait la tondeuse à gazon, les outils : hâches, scies, pioches... Au tout début du jardin, il y avait la petite cabane où était rangé un barbecue, des étagères avec des graines dessus, elle était ma préférée. J'aimais bien être dedans et je pense maintenant que si le jardin existait toujours ce serait encore ma préférée. A côté de cet endroit, il y avait mon espace à moi où j'avais installé une cabane pour oiseaux, une mangeoire, une baignoire pour oiseaux et une petite cabane, la mienne, pour les trois chats errants du jardin, des chats sauvages.

Je me souviendrai toujours de ce que prononçait mon grand-père tous les mercredis et samedis :

- Tu viens Brice ?

Et je lui répondais toujours :

- Oui

Voilà les paroles de mon grand-père que je n'oublierai point.

Dans le jardin, j'observais le chant des oiseaux, je sentais les fleurs : chèvrefeuille, rose, tulipe que mon grand-père plantait chaque été à la même saison aux mois de Juin-Juillet. J'aurais aimé qu'il y ait plus d'animaux car il y avait des cages à lapin, un endroit pour les canards et une pièce à poule.

Ce jardin, je l'aurais aimé toute ma vie, s'il n'avait pas été acheté par un magasin de fleurs qui a eu



besoin de pas mal d'espace pour s'implanter, ici, à Belleville, c'est pour cela qu'il n'y a plus de jardin mais une couche de béton surmontée du magasin et d'un parking.

Quand j'ai su qu'il serait vendu, je me sentis bouleversé car je venais de comprendre qu'il n'y aurait plus de fruit à manger, de légumes à cueillir, de chat à nourrir, de chant d'oiseaux, de mangeoire, de baignoire, de cabane, d'outils, plus rien de tout cela c'était comme la fin du monde pour moi, le jardin était un paradis et c'est comme si l'enfer venait de le détruire. Maintenant, il n'y a plus de jardin, mes grands-parents restent souvent chez eux, ils n'ont plus de jardin. Pour eux c'est comme perdre un fils. Pour moi c'est comme perdre un ami sur qui on a compté pendant plusieurs années et qui enfin s'en va sans se retourner et qu'on ne reverra plus jamais.

Je sais qu'aujourd'hui, mon grand-père ne m'emmènera plus au jardin, qu'il n'y en aura peut-être plus comme ça car j'ai grandi et j'ai découvert à quel point la nature et animaux sont beaux et que je les aime. Je sais que je les protégerai toujours, voilà ce que j'ai découvert à la suite de la disparition du jardin que j'aimais tellement.

© Brice Ducruix, Belleville, le 10 octobre 2001  
Tous droits réservés

## Ma plus grande peur

Bonjour, je m'appelle Romain et je vais vous raconter une petite histoire. Il y a cinq ans quand j'avais 16 ans et que j'étais en seconde ES, je m'étais fait un ami dans ma classe, le seul à vrai dire car j'étais trop timide pour parler avec les autres. Lui, c'était le contraire de moi, il était extraverti et courageux alors que moi, j'étais timide, introverti et peureux. Sa passion était le théâtre c'est pourquoi il jouait dans la pièce qui sera présentée en fin d'années : Roméo et Juliette. Mais un jour, il vint vers moi en me regardant bizarrement. Je lui demandai ce qui n'allait pas et il me dit qu'il allait déménager à une centaine de kilomètres d'ici car son père avait été muté dans une autre entreprise. Tous les deux, nous étions les meilleurs amis et nous allions donc nous retrouver chacun de notre côté. Il ne restait plus qu'un mois avant que mon pote Arnaud s'en aille. J'étais triste car il avait bien commencé le théâtre et c'était mon meilleur ami. Il m'avait demandé de le remplacer mais je lui avais répondu que je ne pouvais pas car j'étais bien trop timide et j'avais peur d'être seul devant le public. Je réfléchissais souvent à cette question et finalement, un jour je pris mon courage à deux mains et j'avais décidé de jouer la pièce pour mon ami. Mais là, quand je voulus le dire à Madame Balzec, la professeur de théâtre, c'était trop tard car Frédéric venais de prendre le rôle.

Et c'est à partir de cette nuit-là où il ne restait plus qu'une semaine avant que la pièce ne soit jouée, Arnaud était parti de puis longtemps, que je le revis dans mes rêves, il me demandait de faire le spectacle, il m'apprenait la pièce, même je commençais à la savoir par cœur. Cela faisait deux jours que je voyais Arnaud dans mes rêves, me donnant envie de faire le spectacle, me faisant réviser.

Je pensais souvent à lui, la nuit tout recommençait jusqu'à ce que je pris la décision de me lancer. J'étais assez fier de moi, le spectacle commença et comme par hasard, Frédéric tomba malade. Moi qui était timide, je ne voulais pas me lancer mais devant moi, il y avait un miroir et je vus ainsi Arnaud, je repensa à tous les rêves, aux répétitions et à la magie du théâtre. Là, le miroir se mit à me parler en me disant que je devais le faire.

Mme Balzec croyait que c'était fichu mais je la convainquit. Au début, elle disait que j'étais timide et qu je ne connaissais pas la pièce donc je ne pouvais pas jouer mais je lui répondis que je pouvais vaincre ma timidité et que je connaissais la pièce par cœur. Elle m'envoya tout de suite vers le rideau, sans réfléchir. Soudain, le rideau se leva et j'étais là à regarder le public en étant très timide puis avec du courage, j'entama la pièce, le premier acte c'était dure, le deuxième ça allait et tous les autres, c'était bon. Mme Balzec me remercia et là, j'avais gagné la gloire, rendu service à mon ami

et vaincu ma timidité.

© Brice Ducruix, Belleville, le 12 février 2004  
Tous droits réservés

## Au secours des bêtes 2

Jadis, je n'étais pas militant écologiste, j'aimais la nature et les animaux mais je ne les protégeais pas, ne signais pas de pétition jusqu'au jour où cette fameuse annonce de la campagne de la PMAF sur les conditions de transport des animaux pour l'abattage et l'engraissement vint se projeter dans ma rétine...

Maintenant, je suis devenu écologiste, militant acharné, très sensible à la cause animale et de la nature, ne l'étant pas avant. Je me suis mis à demander des pétitions, des affiches à la PMAF, CNSPA, SPA, LPO, Fondation 30 Millions d'Amis... Ils m'en ont tellement envoyés que je pense avoir fait beaucoup pour eux, j'ai supplié ma famille d'en signer en leur demandant :

- Que pensiez-vous si vous étiez des animaux fouettés, maltraités pour être mis dans des camions, engraisés avec maintenant des foies prêts à exploser, des pattes coincées, élevés intensivement ; ne pouvant pas se déplacer, pas boire, être dans un camion pendant des fois plus de 26 heures dans d'autres pays, tués sans être inconscients, en vous réveillant avec votre sang en train de couler par terre, qu'est-ce que cela vous feraient, mal en y pensant, c'est pour les animaux qu'il faut prendre la parole ou même le minimum signer une pétition.
- C'est bon, tu nous as convaincu, nous allons les signer tes pétitions, ne t'inquiète pas, m'annoncèrent ma famille.

J'étais si content de cette petite victoire que je remerciai tout le monde. Malheureusement, ma famille, seule, ne suffisait pas ; alors je dus aller avec un cousin à travers tout Belleville à la recherche de signatures, je remplis toutes mes feuilles, distribuai tout mes tracts et placardai toutes mes affiches. J'étais comme un politicien à la recherche de voix, il me semblait que les gens très sympas mais pas toujours intéressés, signèrent car c'était une bonne cause. Je sentais l'amour des animaux et de la nature me hanter comme jamais auparavant elle n'avait pu me hanter. J'observais mieux les animaux en essayant de sauver les blessés, de les protéger face au grand trouble humain qui est aussi un danger telle la fin du monde pour l'être humain. Certains écologistes comme Dominique Voynet, Noël Mamère, Yves Cochet, Alain Lipietz, Daniel Cohn-Bendit me faisaient penser à des bienfaiteurs pour les animaux et la nature. Et même maintenant, voilà une des raisons qui fait que j'essayerai plus de créer mon association et de devenir ASV. Une fois, j'ai même reçu une lettre à propos d'un chien Griffon qui avait été maltraité, il était couvert de coup. La SPA avait bien fait de me l'envoyer car j'eus l'impression de vouloir en savoir plus sur le chien et son imbécile de maître, qui n'eut pas de cœur sans doute, en tout cas pas la capacité de pouvoir aimer un animal.

Depuis la lecture de la campagne, je suis devenu quelqu'un d'autre, de plus fort envers la détresse animalière et naturelle. La meilleure façon d'aider les animaux c'est de donner à manger l'hiver aux oiseaux, recueillir les blessés, faire de la publicité pour une campagne et signer des pétitions, ce que bien sûr, je fais et assume totalement.

© Brice Ducruix, Belleville, le 12 février 2004  
Tous droits réservés

## Le Faux Pirate

J'avais agi comme un enfant impulsif. On ne pouvait s'y prendre plus maladroitement. Il me fallait maintenant, et sans tarder, revenir à mon point de départ en inventant une explication plausible qui pourrait justifier ma fugue car j'avais embarqué la barque du capitaine des pirates les plus dangereux au monde et je l'avais détruite. Je mettais échouer sur une île des alentours. Je m'étais enfui car je ne voulais pas être un de ces pirates qui attaquent les bateaux au nom du saint bénéfice

et qui tuent des gens. Après quelques heures, je commençai tout d'abord à réparer la barque cassée, en ramassant des bouts de bois qui traînaient sur le bord de la plage recouverte d'algues. Je repris alors le large en essayant d'inventer une raison pour ne pas me faire pendre à cause de cette fugue. De loin, le bateau avait l'air tranquille mais plus je m'approchais plus je pensais qu'il fallait que je retourne sur cette île mais non, si je retournais là-bas, je ne serai pas pendu mais fusillé. Je continuai à naviguer sur le large quand soudain le guetteur me repéra et cria :

-Barque en vue à bâbord

Et tout le monde se mit à me regarder de façon étrange comme si ils allaient me pendre. Je réussis à revenir vers le bateau quand le capitaine me remonta et il se mit tout de suite à me questionner :

- Pourquoi tu t'es enfuis ? me demanda-t-il
- Je me promenais, lui répondis-je

Mais il n'avait pas l'air d'y croire et le capitaine continua de me questionner :

- Tu t'es enfuis ou tu t'es promené ? me questionna-t-il
- Je me promenais, j'en avais assez d'être sur ce bateau, lui répondis-je

Le capitaine faisait une tête à faire peur, j'avais l'impression qu'il allait me pendre et d'un seul coup il me dit :

- Tu es un menteur, exclama-t-il
- Non, je ne suis pas un menteur, je ne suis pas un menteur, rétorquais-je
- Je ne me fais pas avoir comme ça, déclara-t-il.
- Mais comment vous dire que je ne mens pas, affirmais-je.
- Emmenez le au cachot, cria-t-il

Les hommes du capitaine m'emmenèrent au cachot qui était sombre, obscur même très étrange, je n'avais pas envie d'y aller et le capitaine me dit :

- Quand tu voudras dire la vérité, je te relâcherai, affirma-t-il
- Mais je dis la vérité, déclarais-je
- Non, tu ne fais que de mentir, je suis sûr que tu voulais t'enfuir mais que tu as eu un problème avec ta barque, donc tu es revenu et voilà tout, maintenant tu vas rester là dedans et demain je te ré interrogerai et si tu dis toujours que tu te promenais, je te pendrai, cria le capitaine.

J'avais peur du lendemain, je me disais que le capitaine allait me pendre mais il fallait ne pas perdre espoir et je continuais à inventer une raison. Le lendemain matin, le capitaine revint et il me demanda à nouveau :

- Alors, qu'à tu fais hier, tu t'es promené ou enfui ? m'interrogea-t-il.
- J'avais envie de sortir un peu du bateau, je me suis mis dans la barque et j'ai fait un petit tour quand j'ai voulu revenir sur le bateau, une vague m'a emporté jusqu'à une île et je me suis reposé jusqu'au matin d'où je suis revenu sur le bateau, lui répondis-je.
- Fallait le dire plus tôt, donc nous ne te pendrons pas, affirma le capitaine.

Finalement, je m'en étais pas trop mal sorti, j'avais failli passer aux coups de fusils et à la pendaison. Enfin, je pouvais me reposer.

© Brice Ducruix, Belleville, le 3 février 1999  
Tous droits réservés

## « De l'horrible danger de l'Internet »

Nous, membres du mouvement PIEC (Parents d'Internaute en colère), par la disgrâce de Bill Gates actionnaire majoritaire de Microsoft, milliardaire des milliardaires, à tous les fidèles du mouvement qui verront qu'Internet est sottise et malédiction.

Comme ainsi soit que Hewlett Packard, ci-devant fabricant d'ordinateur vers un Monde nommé Terre, situé entre Vénus et Mars dans le système solaire, a construit pour nous le vicieux moyen de pouvoir se connecter, ayant imposé l'envie de tout savoir sur tout et rien, il a semblé bon à notre mouvement et à nous de condamner, proscrire, anathématiser ladite infernale invention de l'Internet, pour les causes ci-dessous énoncées :

1. Cette simplicité de pouvoir tout voir va certainement détruire l'innocence, qui est la gardienne de l'enfance.
2. Il faut craindre que, parmi les sites web, il ne s'en trouve quelques-uns sur la science et l'éducation, ce qui pourrait à la longue, ce qu'à Bill Gates ne plaise, réveiller l'envie de connaissance de nos bambins, stimuler leurs neurones, élever leur mémoire, et leur inspirer un jour l'élévation intellectuelle, quelque amour du surf, sentiments opposés à nos principes.
3. Il arriverait qu'à la fin nous aurions des enfants si intelligents que nous n'aurions plus rien à leur apprendre. Nous aurions des enfants autodidactes, ce qui est visiblement opposé à notre mouvement.
4. Il se pourrait qu'ensuite de pauvres intellectuels, sous prétexte de connaissance, aient envie de surfer sur le net et de savoir des choses dangereuses pour le peuple.
5. Ils pourraient, en augmentant leur recherche sur le web, diminuer le nombre d'achat de livres éducatif.
6. Il se pourrait qu'un jour, à force de surfer sur des sites, nous serions malheureux d'aller à l'école en sachant tout.

A ces causes et autres, pour l'édification d'un grand mouvement et pour le bien de tous, nous interdisons de jamais surfer sur le net, sous peine d'être attaqué par un virus informatique (un beau jour). Et, de peur que la tentation démoniaque ne prenne à quiconque, nous défendons aux parents d'acheter un ordinateur. Et, pour prévenir toute infraction à notre déclaration, nous leur défendons de parler avec la leet, le langage d'Internet ; demandons à tous les parents de dénoncer à notre mouvement toutes les personnes qui utilisent Internet.

Et pour empêcher qu'Internet se propage, demandons aux hackers ; lesquels ont déjà escroqué plusieurs personnes, de vendre des kit Internet dans le monde ; et donnons leur le pouvoir de faire en sorte de la non-prolifération d'internet.

Donné dans notre siège social de réactionnaires, en l'an de grâce 2003 du III<sup>è</sup> Millénaire.